



[Portrait]

Lucien Clergue

ARLES / PHOTOGRAPHIE



Lucien Clergue en avril 1974
(Photo © Jean Pagano)

Les Carnets d'Eucharis

DES RENCONTRES D'ARLES À L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
L'EXTRAORDINAIRE ITINÉRAIRE DE LUCIEN CLERGUE

Par Claude Darras

Ami de Pablo Picasso, Jean Cocteau, Jean-Marie Magnan et Raymond Jean, proche de Michel Tournier, Saint-John Perse et Michel Leiris, l'Arlésien Lucien Clergue a œuvré toute sa vie pour la reconnaissance de la photographie. Des Rencontres d'Arles à l'Institut de France, l'itinéraire est extraordinaire.

++++++

Pour être bien comprise, toute création mérite qu'on trouve les réponses à un inlassable questionnement. Et aborder Lucien Clergue (né à Arles le mardi 14 août 1934) pourvu d'une documentation même succincte persuade que le personnage a déjà marqué de son empreinte l'histoire de la photographie, mais qu'il faudra du temps pour explorer toutes les perspectives qu'il y a effectivement ouvertes. Sa réception au sein de la prestigieuse Académie des beaux-arts, le mercredi 10 octobre 2007, paraît confirmer, prémonitoire et lucide, l'appréciation de Pablo Ruiz Picasso (1881-1973) portée aux photographies du jeune et timide arlésien qui ose accoster le peintre andalou à la sortie de la feria d'Arles le dimanche de la Pâques 1953...



Lucien Clergue tenant l'épée d'académicien que lui a dessinée Christian Lacroix
(Photo © Robert Durand)

1953, année de naissance du photographe

Le jour de la corrida pascalle, le 5 avril 1953, lorsque le peintre de « Guernica » l'incite à persévérer dans la photographie, la mort de sa mère (Jeanne Grangeon décédée le dimanche 17 août 1952) a laissé à vif une blessure dans la chair de sa mémoire et le grain de ses photos. La blessure ne se refermera plus. La douleur a mis un terme, semble-t-il, à l'initiation commencée à treize ans sous le tutorat d'un photographe amateur, Louis Chainé dont la pâtisserie s'ouvrait sur la rue du 4-Septembre à Arles. Le « sentiment artistique » investit ses clichés à ce moment-là : les servants de la postérité devront retenir l'année de ses dix-neuf ans comme le commencement de l'*histoire*. Si l'appareil en bakélite noire offert par sa mère (en 1947) a été délaissé au bénéfice de boîtiers 6 x 6 (Semflex puis Rolleiflex prêtés par les journalistes « localiers » du quotidien *Le Provençal*), les sujets n'ont pas changé : ils lui sont donnés par les rives du Rhône - ce sont les cadavres de chats et d'oiseaux marins charriés par le fleuve - et les ruines des quartiers arlésiens mutilés par l'aviation alliée de juin à août 1944.

Jean-Marie Magnan, un frère spirituel

La double thématique a séduit quelques mois plus tôt, en 1952, un jeune écrivain arlésien, Jean-Marie Magnan (né le mercredi 4 décembre 1929). Dans les ruelles de la vieille ville ou dans l'enceinte des arènes se noue, entre les deux hommes, une de ces amitiés indépassables fondée sur une filiation spirituelle presque tribale. Très tôt, le jeune homme solitaire et pourtant très communicatif - la contradiction n'est qu'apparente - surprend son aîné par sa capacité à aiguiser ses yeux au silex d'un Midi solaire, étrange, presque inquiétant. Saisie au soixantième de seconde dans ses premiers clichés, la lumière vorace des ciels provençaux et des plages camarguaises révèle les dépouilles d'animaux que le fleuve rhodanien ou la mer des Saintes-Maries rejette, puis ensevelit et ingère peu à peu. Peintre et sculpteur français d'origine allemande, Max Ernst comptera parmi ses premiers admirateurs en lui achetant un de ses ouvrages sur les flamants roses tués par le gel mémorable de l'hiver 1956, un de ces portfolios qu'il réalise après son travail au « Lion d'Arles » (une épicerie en gros).

« Charognes des bords du Rhône, des plages des Saintes, Clergue assistait au morne festin de la terre, écrit, avec superbe, Jean-Marie Magnan dans le journal "Les Lettres françaises". Il la regardait mâchonner ses proies sans appétit, lui enlevait, pour tout dire, la nourriture de la bouche. Elle bâillait, morose. Un jour plus tard, un jour plus tôt, elle avait avalé... Un chien larvaire dont les côtes sont comme des ailes ou ailerons sous le casque poli du crâne, une poule dont les plumes figurent une fleur dépotée, sa crête mise toute de travers, c'est à traduire ces métamorphoses qu'il excelle. Échouées par le fleuve ou la mer et se consumant au soleil, les dépouilles d'animaux nombreux collent à la terre, s'y courbent au ras et s'enfouissent d'elles-mêmes peu à peu. »

Le romancier - sans nul doute un des meilleurs exégètes du photographe - s'attache à regarder, dans le sens de la profondeur, les clichés de son cadet que des écrivains et poètes de grand format commenteront bientôt dans des ouvrages incontournables. Ce sont le surgissement des nus qui congédient pour un temps le chapitre funèbre ; l'écriture comme une encre de Chine de la gent animale, insectes ou volatiles, sillonnant en griffant les tables des marais ; la mythologie taurine dont il tente d'exorciser les ombres ; les vignes noueuses et les chaumes du riz de Camargue qui fécondent avec l'élément aquatique des jeux de miroirs et des perspectives vertigineuses. En outre, l'aîné bienveillant entretient les « humanités » de son camarade ; il lui permet de découvrir Jean-Paul Sartre et les existentialistes, Jean Cocteau, Jean Genet et Michel Leiris.



*Lucien Clergue au côté de Pablo Picasso,
à Arles, le 29 septembre 1958
(Photo © X. droits réservés)*



Fasciné par l'époque rose de Picasso, Lucien Clergue photographie en 1953 des enfants de la Roquette en saltimbanques : C'est *la Grande Récréation*, « *Poème photographique en 120 images* » qu'il enverra à Pablo Picasso
(Photo © Lucien Clergue)

Au nom de la mère...

La plume du « frère spirituel » est une boule de cristal qui laisse deviner sous la plus extrême pudeur l'insupportable obsession de la mort vécue par le fils de l'épicière de la rue du 4-Septembre. Âgé de six ans lorsque ses parents divorcent, il prend littéralement en charge, peu d'années après, celle qui lui a donné le jour, comme ferait une mère envers son enfant. À cet égard, le très beau film d'Élisabeth Aubert Schlumberger, « *Lucien Clergue, à la mort, à la vie* », exprime assez, entre autres magnifiques instants, la beauté et la douleur mêlées des douze années de la vie du couple mère-enfant.

« *Ma mère était tout le temps malade, confesse-t-il à la réalisatrice genevoise avec l'éloquente bonhomie gallo-romaine qu'on lui connaît. Elle avait des périodes qui pouvaient durer quinze jours où elle était au bord de la mort. On l'appelait "trompe la mort". Ça a été une espèce d'angoisse permanente. Quand elle était malade, au lit, très jeune j'ai fait moi-même les pansements de ses jambes qui étaient effroyables. C'était quelque chose d'insupportable à regarder. Quand vous vivez avec quelqu'un qui est votre mère et que tous les soirs elle vous parle de sa mort. Tous les soirs elle vous dit : "Bon, si je meurs cette nuit, il faut que tu fasses ceci, il faut que tu fasses cela ; on doit de l'argent à un tel, un autre nous en doit"... J'ai vécu dans la terreur constante, une espèce d'agression de la mort.* »

Mère souffrante mais ô combien aimée, elle incite son fils à apprendre le violon dont elle considère l'exécutant comme l'artiste romantique idéal. Répétant à l'étage de l'épicerie familiale les leçons données à l'école de musique de la ville, le violoniste se livre avec assiduité à un apprentissage qui le confronte bientôt avec les plus doués de l'institution. Mais la précarité du foyer interdit le perfectionnement de l'élève à l'École supérieure de musique de Marseille, à plus forte raison au conservatoire de Paris. Il prolonge cependant l'étude du violon, plus épisodiquement certes, exerçant de temps à autre son jeu aux sonates et partitas de Jean-Sébastien Bach.

Peintre et photographe, son ami Robert Durand (né à Berre-l'Étang le dimanche 1^{er} avril 1934) se souvient du temps de leur adolescence : « *Nous avions 13 ou 14 ans. Lorsque Lucien interrompait ses gammes au violon, il revêtait un pyjama de toréador confectionné par sa mère de losanges d'arlequin : drapés de capes et portant l'épée de plastique au côté, nous jouions à la corrida dans l'arène de sa chambre* ». « *Lorsque j'arrivai chez ma grand-mère, à Arles, poursuit-il, Lucien me faisait, le plus sérieusement du monde, les honneurs rituels de la quadrilla qu'il avait formée dans les rues du vieil Arles. Il m'avait élu son "peone", autrement dit son picador !* » Le week-end ou durant les vacances, Robert séjourne au domicile de ses grands-parents maternels rue des Grilles, au cœur de la vieille ville. Employé aux chemins de fer PLM (Paris Lyon Méditerranée), Léon Domergue est mort en 1919 des suites de la Grande Guerre et sa femme, Louise née Fabre, s'est rapprochée de Jeanne Grangeon qui l'a généreusement recueillie chez elle au lendemain des bombardements de 1944 qui avaient éventré la maison des Domergue. En 2013, plus de soixante ans plus tard, l'amitié entre les deux copains n'a rien perdu de sa constance et de son intensité. Témoin privilégié de la carrière de Lucien Clergue, Robert Durand le tient sous la visée de son objectif depuis 1977 ; une exposition de ces clichés (une soixantaine au total) a été rendue publique en 2008 (*Lucien Clergue dans l'œil de Robert Durand*).

La récréation des saltimbanques

Le dimanche 5 avril 1953, à la sortie de la corrida pascalle, il a l'audace de tendre un échantillonnage de ses clichés à Pablo Picasso qui, afin d'examiner les photographies du jeune homme, s'extrait du groupe formé par sa fille Maya et le couple Clouzot (Véra et Henri-Georges : le réalisateur « tourne » alors *Le Mystère Picasso*). À l'attention patiente succèdent la surprise et l'incitation inespérée : « *Je veux en voir d'autres !* » lance le maître à son interlocuteur qui rejoint derechef les nuages de la félicité. Le 8 octobre suivant, sous la dictée de Jean-Marie Magnan, Lucien Clergue adresse à Picasso une lettre contenant un lot profus de photos : « *Je vous envoie donc un livre complet de cent vingt photographies intitulé "la Grande Récréation", écrit-il, et six plaquettes ("Poule morte aux bords du Rhône" - "la Charogne des bords du Rhône" - "Chat échoué" - "la Dépouille" - "les Montreurs de singes" - "le Bois de la mer"). Je pense que l'axe commun autour de quoi joue mon œuvre à son commencement est probablement le grand thème de la Mort* ».

Moins d'un mois plus tard, le vendredi 4 novembre, le maître le reçoit dans sa propriété cannoise, *la Californie*. *La Grande Récréation* l'a tellement séduit qu'il préconise de demander un texte d'accompagnement à Jean Cocteau. Prenant la pose dans les ruines de la vieille cité, les saltimbanques et les acrobates du long poème photographique rendent hommage à l'arlequin de Picasso, à l'Orphée de Cocteau, à *la Grande Parade* de Fernand Léger, à l'apprenti violoniste qu'il a été lui-même, et à ses copains de jeux, les gitans du quartier voisin de la Roquette. Réminiscence des soirées ludiques de la rue du 4-Septembre avec son ami Robert Durand ? il coupe lui-même les costumes des deux filles et des trois garçons, collant sur un vieux pyjama, pour la vêtue de l'arlequin, des losanges de papier noir découpés dans les enveloppes de protection de ses papiers photographiques.



Poule morte des bords du Rhône, 1955
(Photo © Lucien Clergue)

Le découvreur de Manitas de Plata

Avec les gitans de la Roquette, la complicité est réciproque, longuement mûrie, quasi fraternelle et durable. Familier du pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, Lucien Clergue connaît intimement et depuis belle lurette ces nomades, copains de jeux de son enfance. Parmi eux il découvre, en 1955, le virtuose Ricardo Baliardo (né en 1921 dans une roulotte à Sète). Mais il n'a pas du tout l'âme d'un impresario et passe le relais à André Bernard, son ami d'adolescence et condisciple du collège Frédéric-Mistral : singulière coïncidence, natif de la Roquette (où il est né le jeudi 22 novembre 1934), il est le fils d'une épicière dont la boutique s'ouvre sur la place Paul-Doumer ! Marié à la chanteuse Josy Andrieu et programmeur de « La Chance aux chansons » de Pascal Sevran, il défend donc les intérêts du futur Manitas de Plata, le guitariste aux « mains d'argent », de 1965 à 1983. La consécration du virtuose gitan au Carnegie Hall de New York en décembre 1965 est à relier à l'exposition de Lucien Clergue quelques mois auparavant au Musée d'art moderne de New York, le prestigieux MoMA où Edward Steichen (1879-1973) a monté, en 1961, la première rétrospective du photographe provençal.

Évoquant la première rencontre, en mars 1964, à l'hôtel arlésien du Forum, entre Picasso et Ricardo Baliardo, alors inconnu, André Bernard se plaît à rapporter que le peintre, avant de signer la guitare du musicien, affirma : « *Ses mains sont plus fortes que les miennes, il faut les payer plus cher !* ». « *Prononcée à la veille de notre première tournée aux États-Unis, reprise par la presse entière, cette déclaration nous permit de donner à guichets fermés les quatre récitals prévus au Carnegie Hall et favorisa la carrière internationale de Manitas* », reconnaît le manager.

La mythologie taurine

Les moments de grâce procurés par l'art flamenco, Lucien Clergue les retrouve, au gré d'un autre registre, dans le charme indicible et mystérieux de la corrida. Il en traque l'âpre beauté et la violence mythique dans l'enceinte de la Real Maestranza de Séville ou bien agenouillé au bas des amphithéâtres romains d'Arles et de Nîmes où les matadors affrontent les taureaux andalous. Les trente-et-une photographies de l'ouvrage *Toros muertos* (Éditoc, 1963) comptent parmi les plus belles, les plus démonstratives ; les fidèles Jean Cocteau et Jean-Marie Magnan ont légendé les séquences du combat fratricide jusqu'à l'inéluctable mort du taureau. Dans ce domaine spécifique, le photographe pratique avec une égale exigence le documentaire. Son film « *Drame du taureau* » (1965) lui vaut l'année suivante le prix Louis Lumière. En 1968, il est même sélectionné au festival de Cannes et aux Oscars à Hollywood avec le court-métrage « *Delta de sel* » (1967). Sa galerie de portraits de toreros est à graver sur le marbre de la commémoration : Antonio Ordóñez, El Cordobès, Nimeño II, Luis Miguel Dominguin campent les modèles préférés du génial opérateur. Ils sont les héros de livres dont certains, édités avec les textes choisis de poètes et d'écrivains illustres, demeurent introuvables aujourd'hui.

Une grande passion pour le livre

Cultivant une passion exclusive pour le livre, il prend plaisir à les concevoir lui-même, à les mettre en page : il irait jusqu'à les fabriquer. À Michel Guerrin, chef du service « Culture » du journal *Le Monde*, il dit sa fierté pour le livre posthume de Paul Éluard « *Corps mémorable* » (1957) : « *J'ai 23 ans à ce moment-là*, lui dit-il en juillet 2004, *et je réunis le carré d'as : poème d'Éluard, couverture de Picasso, poème de Cocteau, éditions Seghers* ». Véritables ouvrages d'art, ses livres sont exhaussés de signatures prestigieuses. Ce sont : « *Née de la vague* » (1968), « *Genèse : 50 photographies sur des thèmes d'Amers* » (1973), comportant des poèmes de (et choisis par) Saint-John Perse, « *Camargue secrète* » (1976) avec le peintre Mario Prassinos, « *Langage des sables* » (publication de sa thèse de doctorat soutenue en 1980) avec une préface de Roland Barthes, « *Lucien Clergue, Eros and Thanatos* » (Boston 1985), préfacé par Michel Tournier, « *Le Nu foudroyé* » (2004) avec l'écrivain Patrick Grainville, et, le dernier né, « *Nus vénitiens* » (2012), de concert avec l'écrivain et critique Marc Lambron. La lecture de la centaine de livres illustrés de ses photographies nécessiterait de regarder plus de 800 000 clichés si l'on souhaitait apprécier au plus juste l'inépuisable épopée de cet auteur prolifique.

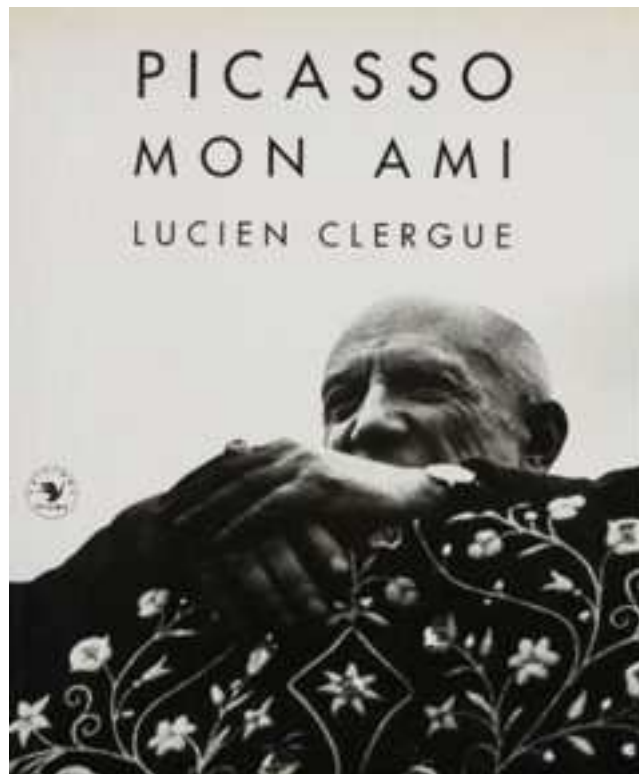


Robert Durand (à droite) et Lucien Clergue : deux amis d'enfance, deux photographes
(Photo © X. droits réservés)

Pionnier des Rencontres d'Arles avec Tournier et Rouquette

Avec l'écrivain Michel Tournier, fou de photo résidant à Arles, et le conservateur du musée Jacques-Réattu d'Arles, Jean-Maurice Rouquette, il fonde les **Rencontres internationales de la Photo d'Arles** au lendemain de Mai 68. Le premier festival, pluridisciplinaire, qu'il dirige en 1969 accueille au théâtre antique la chanteuse Joan Baez et le comédien Robert Hirsch. Ainsi qu'il a milité, en 1965, avec J.-M. Rouquette, en faveur de la création au musée Réattu d'un fonds de photographies (qui rassemble aujourd'hui près de 5000 œuvres), il contribue à la création en 1982 de l'École nationale de la photographie d'Arles où il enseigne jusqu'en 1999.

L'iconoclaste auquel Cocteau a intimé l'ordre de *rouler à contre-vague* entend ainsi donner à la photographie sa vraie place dans les institutions muséales. Il veut persuader ses contemporains que le photographe est un authentique créateur au même titre qu'un peintre, un poète ou un architecte parmi les hôtes des musées les plus réputés. Celui de Zurich (Kunstgewerbe Museum) l'accueille en 1958 au côté d'Edward Steichen qui se passionne pour ses travaux au point de lui acheter, l'année suivante, neuf tirages pour les collections du MoMA de New York. Plusieurs rétrospectives font saillie dans la reconnaissance internationale du poète photographe : Paris (1984, musée d'Art moderne), New York (1985, Georges Eastman House), Riverside en Californie (1997, musée de la Photographie), Dortmund (1999, musée d'Art et de Culture), New York (2000, John Stevenson Gallery), Fréjus (2001, Villa Aurélienne), Vitoria en Espagne (2002), Munich (2005, galerie Bernheimer), Los Angeles (2006, galerie Louis Stern), Séoul et Tokyo (2006), Arles (2007, Espace Van Gogh dirigé par son épouse Yolande Wartel).



« Picasso mon ami »,
un des magnifiques ouvrages de Lucien Clergue édité par Plume en 1993

Des racines et du sable

Poète photographe ? Il n'est pas peu fier du titre que lui a conféré Jean Cocteau au moment où celui-ci l'invite, en 1958, à réaliser les photographies de son film, *Le Testament d'Orphée*, dans les cavernes du Val d'Enfer, aux Baux-de-Provence. Nul doute

que le prince des poètes aura convoqué les muses le 31 mai 2006 pour son élection à l'Académie des beaux-arts dans la section de photographie. Rejoignant de glorieux musiciens (William Christie), cinéastes (Roman Polanski), peintres (Zao Wou-Ki) et architectes (Claude Parent) sous la coupole du Palais de l'Institut, il y est officiellement reçu le mercredi 10 octobre 2007 par le peintre Guy de Rougemont. L'habit et l'épée ont été dessinés par son ami le couturier arlésien Christian Lacroix. Ce jour-là, il rend un bel hommage à la généalogie des photographes introduisant son allocution d'une sentence du poète de langue d'oc Théodore Aubanel : « *Oh ! sans la beauté que deviendrait le monde ? Luise tout ce qui est beau, que tout ce qui est laid se cache* » (*La Vénus d'Arles*, 1862). Avec un père gardois de Saint-Gilles et une mère arlésienne de Salin-de-Giraud, le Camarguais né de surcroît sous le signe du lion est en droit de revendiquer ses racines méditerranéennes.

Certes, l'Institut de France est prestigieux, « *mais la plus belle reconnaissance que j'ai eue, c'est Picasso qui me l'a donnée* », énonce-t-il non sans fierté dans « *Lucien Clergue, à la mort, à la vie* » d'Élisabeth Aubert Schlumberger. Face à la caméra, il reste planté un moment dans le sable, son Minolta en mains, lisant et relisant, fébrile, les signes sur le sable, comme un homme qui a trouvé de l'or à la décharge publique. « *Il a une mémoire énorme ce sable, insiste-t-il à ce moment-là, qu'il me transmet probablement, je ne sais par quel moyen, mais en tout cas j'y suis particulièrement sensible. Sensible au point que j'ai demandé à mes filles (Olivia et Anne) de disperser mes cendres à cet endroit-là, sur cette plage, et que au fond je me rends compte que depuis quarante ans, je photographie mon tombeau.* »

Les Carnets d'Eucharis (juin 2013) © Claude Darras



Clergue cordon bleu, par le dessinateur Bruno Heitz

Hommage de 10 photographes à Picasso



Hommage de 10 photographes à Picasso : un dessin humoristique paru dans le quotidien *Le Provençal* en 1983 (édition d'Arles)

■ Filmo-bibliographie

Lucien Clergue, à la mort, à la vie, un film de Élisabeth Aubert Schlumberger, les films du paradoxe, 2008, 52 mn, couleur, avec, en complément, deux films de Lucien Clergue, « *Le Drame du taureau* » (1965, 10 mn), « *Delta de sel* » (1967, 7 mn 22 s) avec un texte de François Billetdoux et un diaporama.

Picasso mon ami, par Lucien Clergue, éditions Plume, 208 pages, 1993.

Réception par Guy de Rougemont de Lucien Clergue à l'Académie des beaux-arts, le mercredi 10 octobre 2007, Palais de l'Institut, Paris, 30 pages, 2007.

Clergue in America, sous la direction d'Anne Clergue, association Lucien Clergue en pays d'Arles, 128 pages, 2011.

Double Fantaisie - Entretien autour d'un doute, par Lucien Clergue et Salvatore Lombardo, éditions Autres Temps, 93 pages, 1999.

Les Lettres françaises, rubrique « les arts », 2 février 1967.

Lucien Clergue dans l'œil de Robert Durand, exposition de 57 photos, médiathèque communale Edmonde Charles-Roux Defferre, à Berre-l'Étang, mai 2008, et salle polyvalente, Le Paradou, décembre 2008.

Elu au début de l'année 2013 **Président de l'Académie des beaux-arts**.

© Droits réservés. Reproduction Interdite

Les carnets d'eucharis sont un espace numérique sans but lucratif, à vocation de circulation et de valorisation de la poésie, la photographie & des arts plastiques.

